

Pour introduire sa conférence M. Sansal décide de mettre quelques points en évidence. Tout d'abord, il ne se dit pas engagé, il dit qu'il écrit juste ce qu'il pense. Pour lui le métier d'écrivain est difficile, il n'écrit pas pour les autres mais pour lui-même. Ensuite, une fois publié, le livre ne lui appartient plus du tout, et l'image de son auteur change: engagé pour les uns, traître pour les autres. Il cite une de ses oeuvres, *Le serment des barbares*; pour lui c'est un livre très dur, «absolument indigeste» qui a parfois été « récupéré », comme par les islamistes, malheureusement, qui l'ont ensuite attaqué pour d'autres écrits.

Est-ce que vos propos vous portent préjudice au quotidien ?

C'est difficile de connaître la réaction des gens, des lecteurs, chacun lit les choses à sa manière.

Est-ce que vous vous attendiez à une telle censure ?

Oui, car on n'a pas le droit à plusieurs partis politiques et tout est interdit. Quand on écrit un bouquin, il faut passer par la censure. Tout est vérifié et il faut enlever beaucoup de choses ; pour *Le serment des barbares*, il était évident qu'il aurait été « charcuté¹ ». Je publie à l'étranger, mes livres circulent sous le manteau en Algérie.

Mais la censure va au-delà. On essaie d'abord de vous corrompre, on vous fait des avances ; j'ai été approché par le frère de Bouteflika quand j'étais encore fonctionnaire au ministère de l'industrie. J'ai refusé ses offres, on m'a licencié. Il est ensuite impossible de retrouver du travail.

Et puis on fouille ton courrier, on vérifie tout, on te soupçonne, on te surveille.

La notoriété que j'ai acquise me protège car s'il m'arrivait quelque chose, cela ne passerait pas inaperçu au niveau international. Mais ce sont ma femme et mon frère qui sont menacés. Ce système est très vicieux.

Regardez, Mohamed Benchicou² : après plusieurs menaces, à son retour d'un voyage en France, à l'aéroport, on trouve sur lui de la monnaie étrangère. Il est interdit d'en porter sur soi en Algérie sans avoir fait de

déclaration. Cette monnaie ne venait pas de lui, on l'a introduite dans ses bagages. Pour cela, Mohamed Benchicou a été condamné à deux ans de prison. Cela a déclenché un

affolement mondial, il allait mourir en prison car il était très malade. Malgré les tentatives d'aide, il a dû finir sa peine. Pour ma part, je voyage sans bagages en soute...

On veut me faire partir du pays. Quand on parle dans une démocratie, cela n'a pas forcément d'impact car tout le monde parle, mais pas dans une dictature. On dit de moi que je fais partie des services secrets français, que je suis un traître, ou encore un cafard ... c'est très dur à vivre, quand on marche dans la rue, on est mal à l'aise...

Pourquoi avoir décidé de rester en Algérie ?

Il est très difficile d'être rejeté de son propre pays. Je vis dans la peur. Quand je vois ma photo sur un journal, mon coeur palpite. Je me fais menacer. Ce sont des gens très dangereux, on ne sait pas de quoi ils sont capables. Ce ne sont pas des articles qui apparaissent seulement deux ou trois jours dans les journaux. Non, c'est une campagne.

J'ai aussi reçu des lettres de condamnation à mort parce que je suis allé en Israël. Les

islamistes m'ont envoyé des lettres de menace, une fatwa a été lancée contre moi.

Pour une partie de la population, je suis un traître, un condamné, le diable, et pour une autre, je suis un héros, comme pour la Kabylie³ parce que j'ai dit que si l'Algérie devait devenir une démocratie, ce serait la Kabylie qui changerait en premier.

Je ne veux pas quitter l'Algérie, car si je pars mes écrits auront moins de valeur. Si j'écris à Paris, mes œuvres n'auront pas la même résonance.

Pourquoi vous êtes-vous mis à écrire ?

Pour m'exprimer, j'avais besoin d'un média, pour communiquer avec le monde entier. Je n'ai pas fait des études de littérature, j'étais destiné à la science et j'ai beaucoup publié des livres en Algérie, des livres techniques, et des livres économiques. Mais la guerre civile est arrivée. C'est dur d'être confronté à ça. Je voulais trouver des réponses, je voulais comprendre. Je me suis retrouvé dans un milieu où il y avait des écrivains connus. Et le destin a fait que j'ai écrit. Mais c'est vrai que j'aurais préféré que les choses se passent mieux. Je me pose des questions lorsque j'écris et je cherche des explications. Qu'est-ce qui fait qu'un être humain, qui est naturellement attiré par l'entraide, devient violent ? Plus mystérieux encore, le phénomène de la violence collective. C'est peut-être l'évènement de trop qui fait exploser le tout ; comme dans cette expérience du poulailler dans lequel on introduit progressivement des poules, et qui explose juste à cause de l'arrivée d'une seule poule en plus.

On peut faire plusieurs sortes de recherches : scientifiques, psychologiques, philosophiques,

en écrivant... Quand on a compris ce qui se passe, il faut mettre en place un système pour régler les conflits, comme le droit, la démocratie... Mais il faut déjà trouver le problème pour chercher une solution.

Est-ce que vous avez pu faire évoluer les choses dans votre pays ?

C'est trop ambitieux, je ne suis pas un homme politique. Et ce n'est pas un homme qui va faire évoluer les choses. Même des mouvements ne font pas toujours bouger la situation.

Ce n'est pas mon but, je raconte juste une histoire. Je ne suis qu'un grain de sable.

Regardez la culture française, il n'y a pas qu'un homme, il y a Zola, Hugo, et j'en passe ! Pour construire un mur, il faut des pierres, et bien là c'est pareil, je suis une pierre parmi tant d'autres.

Il faut exprimer ses idées. Mais ensuite chacun pense ce qu'il veut.

Il reste difficile de dénoncer les excès de la religion. En France, on peut se moquer du pape, mais en Arabie Saoudite, on peut vous tuer sur la place publique pour une petite chose. Dans certains pays, c'est un crime de dire que les hommes et les femmes sont égaux. Mais ici, en France, c'est normal.

Pourquoi avoir choisi une narratrice dans votre roman *Harraga*⁴ ?

Je ne raconte que des histoires vraies, je ne crée pas de fiction, tout est réel. C'est mon choix. Peut-être que c'est par fainéantise ; c'est difficile d'inventer. Tous mes personnages ont gardé leur nom dans mes livres. Il y a juste une chose que j'ai modifiée, j'ai occulté mon rôle dans l'histoire.

En publiant ce livre, j'espérais que Lamia saurait que je pense toujours à elle, qu'elle se reconnaîtrait et que peut-être elle me donnerait de ses nouvelles, car elle a choisi de disparaître pour pouvoir élever l'enfant de Chérifa, qu'on lui avait confié.

L'histoire que je raconte dans Le village de l'Allemand est également vraie. Est-ce que les parents avouent tout leur passé à leurs enfants ? C'était une question qui m'intéressait ; c'est pareil pour mon pays et pour mon peuple.

Je commence toujours mes oeuvres par un avertissement pour signaler que l'histoire est vraie. On les lit différemment quand on le sait. Mais je les traite quand même comme des fictions.

Quelle a été la réaction de votre entourage quand vous avez décidé de publier Le serment des Barbares et pourquoi ne pas avoir utilisé un pseudonyme ?

Je n'ai pas d'entourage, seulement ma femme. J'ai écrit pendant deux ans, deux ans et demi, je rentrais du travail en pleine guerre civile, à l'époque du couvre-feu avec tir sans sommation, et j'écrivais pendant des heures, ma femme pensait que je travaillais pour le ministère. Puis je lui ai parlé de ces écrits. Elle a demandé à les lire, et a trouvé ça bien. Elle a été mon premier lecteur.

J'ai eu des amis écrivains ; un a été assassiné, l'autre a dû s'exiler...

Ma femme m'a encouragé à publier, j'ai envoyé mon manuscrit aux éditions Gallimard. Le retour a été positif, on considérait cela comme une vision tout à fait nouvelle. J'étais émerveillé. Antoine Gallimard m'a conseillé de prendre un pseudonyme ou de venir vivre en France. On doute quand on met en danger une

famille, mais moi je n'ai pas de famille en Algérie, il n'y a que ma femme et moi. Ma femme était d'accord et moi aussi donc j'ai publié ouvertement. Maintenant je suis connu et tout le monde sait où j'habite.

Vous savez, ce qui m'a choqué, c'est qu'on a découvert à sa mort que le président Ahmed Ben Bella⁵ avait utilisé un nom d'emprunt, plus « arabe », et qu'il s'appelait en réalité Messaoud MEZZANI. Pareil pour Houari Boumediene, qui est un nom de guerre. L'Algérie a été dirigée par des inconnus ! Fausse identité, faux discours, fausse histoire, celle d'une Algérie qui ne serait qu'arabe, et pas berbère.

Charcuté¹ : terme employé par Sansal pour dire censuré.

Mohamed Benchicou² en 1989, il est l'un des fondateurs du Mouvement des journalistes algériens (MJA) un mouvement né durant l'ouverture du champ médiatique. Il dirige alors l'équipe qui relance *Alger Républicain*, interdit de parution en 1965. Benchicou quitte *Alger Républicain* en 1991, pour fonder le quotidien *Le Matin*, principal quotidien d'opposition au Président en Algérie. En février 2004, Benchicou publie en Algérie et en France une biographie, un livre critique sur le président algérien Abdelaziz Bouteflika, *Bouteflika : une imposture algérienne*. En juin 2004, Benchicou est incarcéré pour une peine de deux ans sur plainte du ministère des Finances pour « *infraction régissant le contrôle des changes et les mouvements des capitaux* », après avoir été interpellé en août 2003 à l'aéroport d'Alger en possession de "bons de caisse". Benchicou est libéré le 14 juin 2006 de la prison d'El Harrach à Alger. Pendant son incarcération, les journalistes du monde entier se mobilisent pour demander sa libération, car son emprisonnement est considéré comme une tentative de le faire taire. Le 29 mars 2006, il obtient le prix PEN qui rend hommage aux journalistes emprisonnés pour avoir exercé leur droit à la liberté d'expression. Pendant son incarcération, le quotidien *Le Matin* est fermé.

La Kabylie³ est une région historique et ethnolinguistique située dans le nord de l'Algérie, à l'est d'Alger.



Résumé du livre *Harraga⁴*, de Boualem Sansal publié en 2005 : Lamia est une femme moderne et de caractère : pédiatre, elle vit seule dans une immense et antique maison hantée de fantômes. Parmi eux, son frère aîné mort dans un accident de voiture. Dans sa famille il y a aussi Luiza, sa soeur, épouse recluse d'un mari musulman fanatique, et le jeune Sofiane, parti courir l'aventure elle ne sait trop où. Un jour débarque chez elle Chérifa, dix-sept ans et enceinte. De Sofiane? Lamia l'accueille et finit par s'attacher à cette jeune fille fantasque, menteuse et fugueuse. Jusqu'au jour où elle disparaît vraiment. Lamia va mener son enquête pour retrouver celle qu'elle désigne comme une 'harraga' (la déracinée, sans terre), puis apprendre la vérité. Forcément tragique.

Ahmed Ben Bella⁵ :

✚ **1962.** Le 22 juillet, M. Ahmed Ben Bella, soutenu par le colonel Houari Boumediene, qui commande l'Armée nationale populaire (ANP), forme à Tlemcen un Bureau politique contre le GPRA, installé à Alger. En septembre, l'ANP entre dans la capitale. M. Ben Bella prend la tête du gouvernement le 29 septembre.

✚ **1963.** La Constitution est adoptée par référendum le 8 septembre. Instauration d'un régime de parti unique. M. Ben Bella est élu président de la République le 15 septembre. Hocine Aït Ahmed crée quelques jours plus tard le Front des forces socialistes (FFS) et entre en dissidence en Kabylie.

✚ **1964.** Les troupes françaises se retirent d'Algérie en juin, mais restent présentes à Mers El-Kébir et au Sahara.

✚ **1965.** Le colonel Boumediene renverse M. Ben Bella le 19 juin. La Constitution est abrogée en juillet.